

Depuis on n'a plus entendu parler d'elle à Asnières. Evidemment on l'a enfermée dans une maison d'aliénées.

Maintenant, est-elle toujours dans un hospice, condamnée à vivre privée de sa raison, ou bien est-elle morte, comme quelques personnes le prétendent ? Voilà ce que je ne saurais dire.

La marquise éprouvait un horrible malaise. Elle sentait son cœur se serrer et sa poitrine se gonflait de sanglots prêts à éclater. Et devant le monde elle était forcée de se contenir, de refouler les larmes qui lui venaient aux yeux et les sanglots qui montaient à sa gorge.

La conversation continuait. On parlait maintenant d'une chose et d'une autre ; mais la marquise n'écoutait plus. A chaque instant ses yeux se tournaient vers la pendule. Si on l'eût observée un peu attentivement, on aurait vite remarqué qu'elle était contrainte, impatiente, inquiète, fiévreuse. Et c'est là ce qu'elle redoutait car elle sentait qu'à la moindre question qui lui serait adressée elle ne pourrait plus retenir ses larmes.

Enfin, la pendule sonna onze heures. Elle se leva et sortit du salon. Elle était délivrée de son embarras pénible. Elle poussa un long soupir et respira avec force. Elle se trouva un peu soulagée.

Madame de Germond vint la rejoindre et elles s'embrassèrent avant de se séparer. La marquise descendit rapidement l'escalier. Dans la rue, devant la maison, elle trouva sa voiture qui l'attendait. Dès que le valet de pied eut refermé la portière elle se mit à pleurer à chaudes larmes.

XVI

La marquise s'était blottie et se cachait pour ainsi dire dans un coin du coupé, comme si elle eût craint de montrer sa douleur à quelque regard indiscret.

Toutes sortes de pensées se croisaient, se heurtaient tumultueusement dans son cerveau. En ouvrant son cœur à une pitié profonde pour la mère, elle avait senti que déjà sa haine pour l'enfant diminuait.

—Je ne l'aimerai jamais, se disait-elle, c'est impossible ; mais après ce que je viens d'apprendre, je n'ai plus le droit de le haïr. Il est innocent, innocent comme sa pauvre mère, et ce n'est pas à lui de porter la peine des coupables. Qui sait ? S'il apprend un jour qu'il est étranger à la famille de Coulange, peut-être trouvera-t-il qu'on n'aura pas assez fait pour lui après l'avoir enlevé à la tendresse de sa mère. Pour un enfant, rien au monde ne vaut l'amour maternel !

Et en pensant que la mort pouvait la séparer de sa fille, elle sentait un frisson courir dans ses membres.

—Ainsi, continua-t-elle, cet enfant n'a pas été ramassé près d'une borne, au coin d'une rue ; ce n'est pas un pauvre petit abandonné ; il n'a pas été livré, vendu par une mère sans entrailles, comme je le croyais... Ah ! je suis heureuse d'être délivrée de cette mauvaise pensée ! Il ont trouvé une jeune femme abandonnée par un de ces misérables qui sacrifient tout à leurs passions, qui se font un jeu des larmes et des souffrances et pour lesquels la femme n'est qu'un hochet, un instrument de plaisir. Honteuse, désolée, elle s'était probablement enfuie de la maison de ses parents pour leur cacher sa faute et se soustraire à leur colère. Quelles promesses lui ont-ils faites pour l'attirer dans le piège qu'ils lui tendaient ? Ils l'ont amenée à Asnières et là ils l'ont emprisonnée. Ils avaient peur que leur victime ne leur échappât. Et ils lui ont volé son enfant ! volé !...

Et Dieu, qui voit tout, Dieu, qui protège les innocents, défend les faibles, qui tient en sa main le tonnerre qui foudroie les scélérats, le Dieu de justice a laissé s'accomplir cette infamie !...

Les misérables, les lâches ! leur crime est doublement monstrueux !... Oh ! la pauvre mère ! Il me semble que je la vois affolée devant le berceau vide de son cher petit, et que je suis témoin de son épouvantable désespoir ! Car elle l'aimait son enfant, elle l'aimait... Mais, pour le but qu'il voulaient atteindre, il leur fallait cet enfant. Et ils ont été sans pitié pour la pauvre mère ! Elle ! allons donc, est-ce qu'ils ont compris que c'était son sang, que c'était sa vie qu'ils lui arrachaient ? Ont-ils seulement pensé à ce qu'elle deviendrait ? Une femme, une mère, qu'est-ce que c'est que cela pour certaines gens ? Rien. Nous t'avons volé ce que tu as de plus cher et de plus précieux, ton enfant, qui nous est nécessaire pour commettre un autre crime ; maintenant, meurs si tu veux ! Et la malheureuse est devenue folle... Et si Dieu n'a pas eu pitié d'elle en lui reprenant la triste existence qu'il lui avait donnée, elle est encore aujourd'hui dans une maison de fous !...

Eh bien, oui, s'écria-t-elle, je suis contente de savoir tout cela ! J'ai été bien inspirée. Oui, je suis contente d'avoir appris ces affreuses choses. C'est une nouvelle souffrance ajoutée à tant d'autres. N'importe ! Je sais enfin d'où vient l'enfant, je sais que sa mère n'est pas une créature méprisable. Maintenant, en pensant à la pauvre mère, je serai meilleure pour son enfant !

La marquise fut interrompue par la voix du cocher qui criait !

—La porte !

Un instant après, la voiture entra dans la cour de l'hôtel et alla s'arrêter au bas du perron. Le valet de pied sauta lestement à bas de son siège et ouvrit la portière.

La marquise mit pied à terre en achevant de faire disparaître les traces de ses larmes.

Elle monta les marches de pierre et entra dans la maison, dont la porte venait de s'ouvrir devant elle.

Dans l'antichambre elle trouva sa femme de chambre et Firmin.

Elle se débarrassa de son chapeau et de son manteau de velours, qu'elle remit à la femme de chambre, en lui disant :

—Allez m'attendre chez moi.

La femme de chambre prit le flambeau qu'elle venait d'allumer pour éclairer sa maîtresse et sortit aussitôt.

Alors la marquise se tourna vers le vieux domestique :

—Firmin, votre maître est-il rentré ? lui demanda-t-elle.

—Pas encore, madame la marquise. Du reste, ajouta-t-il en montrant la pendule, il n'est que onze heures vingt.

La marquise sortit de l'antichambre par la porte opposée à celle qui conduisait à son appartement. Elle traversa trois pièces sans s'arrêter et entra dans une quatrième où une femme lisait, assise devant un feu qui achevait de s'éteindre.

Cette femme était la gouvernante du petit Eugène.

En voyant la marquise, elle laissa échapper un cri de surprise et se leva précipitamment.

Elle pouvait être étonnée, en effet, car c'était la première fois que madame de Coulange entra dans sa chambre.

—Vous venez bien tard, lui dit la marquise avec bonté.

—Je ne me couche jamais avant que M. le marquis ne soit rentré, répondit la gouvernante.

—Ah ! Et pourquoi cela ?

—Parce que M. le marquis ne manque jamais, en rentrant, de venir embrasser son fils...

Le cœur de la marquise se serra douloureusement.

—Et jamais il n'embrasse sa fille, se dit-elle en soupirant.

Elle passa rapidement sa main sur son front comme pour chasser ses tristes pensées.

—Je sais, reprit-elle, que vous avez une grande affection pour l'enfant qui vous est confié et que vous veillez sur lui avec beaucoup de sollicitude, c'est bien. Je suis heureuse de pouvoir vous témoigner ma satisfaction et de vous dire que nous ne serons pas ingrats envers vous.

—Mon Dieu, madame la marquise, je ne fais que mon devoir et vos éloges me rendent confuse.

—Ces éloges, vous les méritez, vous pouvez donc les accepter.

Elle fit deux pas en avant et, de la main, montrant une porte :

—C'est la chambre de l'enfant ? demanda-t-elle.

—Oui, madame la marquise.

—Il est couché, il dort ?

—Oui, madame la marquise, il dort.

—Y a-t-il de la lumière dans la chambre ?

—Non, madame la marquise. Est-ce que madame la marquise désire ?...

—Soyez assez bonne pour m'allumer une bougie...

Quand la bougie fut allumée, la marquise prit le bougeoir des mains de la gouvernante et marcha vers la porte de la chambre de l'enfant.

—Restez, je désire être seule, dit-elle à la gouvernante, qui se disposait à la suivre.

Elle entra dans la chambre et referma la porte.

—Ah ! fit la gouvernante ébahie ; elle vient le voir, elle va peut-être l'embrasser ; c'est donc un miracle que fait le bon Dieu ?

Et elle restait immobile au milieu de la chambre, les bras tendus en avant et les yeux grands ouverts fixés sur la porte. La joie rayonnait sur son front.

C'est dans cette attitude que le marquis de Coulange la surprit.

—Eh bien, que faites-vous donc ainsi ? lui dit-il.

—Chut ! fit-elle à voix basse ; parlez tout bas, monsieur le marquis.

Le marquis s'approcha d'elle vivement.

—Est-ce que mon fils est malade ? demanda-t-il avec inquiétude, en baissant la voix.

—Non, monsieur le marquis, rassurez-vous.

—Alors, expliquez-vous. Pourquoi ces airs mystérieux ? Que se passe-t-il ?

—Elle est là.

—Qui ça, elle ?

—Madame la marquise !

—Hein ! fit M. de Coulange, qui crut avoir mal entendu. Voyons, reprit-il, êtes-vous bien éveillée ? Est-ce que vous ne rêvez pas ?

—Je suis bien éveillée, monsieur le marquis : oui madame la marquise est en ce moment près de son fils.

Le marquis se redressa, les yeux étincelants de joie.